

Écrits de prison



Depuis la prison
de femmes
de Santa Martha
Acatitla

Ville de Mexico

L i b e r t a d



Derrière les barreaux, la visite

par les trois passants

Le trajet vers la prison de Santa Martha Acatitla (Centre Féminin de Réadaptation Sociale) peut être très long. Quand on vient du sud de la ville de Mexico en matinée, le trajet peut durer plus d'une heure et demie, parfois deux heures. Le trajet est long comme l'attente. ATTENDRE, toujours attendre – tant à l'intérieur qu'à l'extérieur – l'arrivée, la queue, le contrôle, la douane, les commentaires mal placés et sexistes, la fouille, l'extorsion, l'humeur de la matonne, la tronche du gardien, la visite, la rencontre, l'autorisation du passage de *despensa* (shampooing, aliments, papier toilette, serviettes...) attendre l'accolade, des nouvelles. Au contraire des prisons masculines, autour de cette prison féminine il n'y a rien : ni marchés d'aliments, ni restaurants, ni stands de tacos, ni petits magasins pour s'approvisionner, ni toilettes publiques, ni papeteries, ni pharmacies, il y a juste un petit stand improvisé avec des bâches en plastique pour garder les affaires des visiteurs et ce jusqu'à 17h...

Pour arriver jusqu'ici, le bus est rempli à ras bord. On voit tout particulièrement des femmes de tout âge, des femmes chargées de sacs, de paniers, de tupperware et costales [grand sac tissé pour les grains], femmes portant des sacs chargés eux aussi à ras bord de « despensas », produits alimentaires basiques, de plats préparés, de fruits, de galettes, de vêtements pour les détenues, de couches et de jouets pour les enfants des détenues – nombreux dans ce « centre ». Dans le bus on sait quelles sont les personnes qui rendent visite à leurs proches et amies en prison car elles sont toutes habillées de la même couleur, les couleurs autorisées par l'administration pénitentiaire : orange, violet, rose, rouge, vert clair, jaune, mauve, surtout des chaussures serrées, pas de bottes ni de capuches, pas de décolletés ni de mini-jupes... Une fois tous les contrôles passés, on est là « à l'intérieur » et l'on essaie de profiter au maximum du temps qu'ils nous donnent. Si l'on a de la chance et si l'on a l'autorisation, on peut rester de 11 heures à 17 heures à parler, échanger, manger, chanter et rêver avec les détenue-s.

Certaines ont envie de rester plus longtemps, jusqu'à l'aube. Quant à elles, les détenues, elles ne rêvent que d'une chose : nous accompagner dehors, s'enfuir avec nous et laisser les barreaux bien loin derrière elles, loin de leur vue et de leur quotidien.

Sur plus de 257 291 prisonnier-e-s [recensement de 2015*] 13 375 sont des femmes. Plus de 50 % attendent leurs procès derrière les barreaux et nombreuses sont celles qui n'ont ni vu ni parlé à un avocat ni au juge d'instruction. Dans de nombreux cas, elles subissent dès leur détention des abus sexuels. Les différentes formes de violence sexuelle consistent à se faire molester, insulter, harceler, ce sont aussi des faveurs sexuelles en échange de certaines nécessités ou pour payer les extorsions. Les contrôles des visites sont minutieux mais le passage et la vente de drogue sont par contre courantes et fluides, et de nombreuses femmes travaillent un max pour pouvoir payer la « piedra » « crack » qui circule aux yeux de tous. La corruption et l'exploitation de la prostitution sont mentionnées dans de nombreux témoignages. Dans la ville de Mexico par exemple, les prisonnières ont signalé avoir été torturées, asphyxiées par un sac plastique sur la tête pour les empêcher de respirer, avoir reçu des coups, des chocs électriques, avoir subi violences psychologiques et viols.



La prison de Santa Martha Acatitla compte 1500 prisonnières environ. Parmi elles, seules 200 femmes environ reçoivent des visites. Ce qui est caractéristique dans cette institution d'enfermement est la quantité d'enfants ; environ 130 enfants sur 400 au niveau national y sont nés et y vivent. Les mères peuvent garder leurs enfants auprès d'elles en prison jusqu'à l'âge de 5 ans et 11 mois ; après, ils sont arrachés à leurs mères et remis à la famille ou bien ils sont placés dans des centres d'accueil pour l'enfance, l'équivalent en France de la DASS.

Ici à Santa Martha, il y a de la couleur partout, de nombreux ateliers de peinture, écriture, danse, théâtre, chorégraphie existent. « Ça aide » à échapper à la douleur, au lent écoulement des heures et des jours passés entre les murs ; résister au système carcéral par la créativité est pour certaines vital pour continuer à vivre en attendant la sortie... De nombreuses fresques habillent cette prison en effaçant le gris et la rouille. L'une d'entre elles représente avec des pendules de sable, des petits sabliers dessinés racontant des histoires diverses, des moments vécus, des attentes, des rêves de fuite, pendules qui veulent que le temps passe vite pour enfin retrouver des rues, des paysages, des lieux, des visages chers de l'en dehors... Une autre fresque représente l'entrée et/ou la sortie de prison ; une porte ayant la forme d'un livre de la Constitution et du Code pénal permet la sortie, ou plutôt l'empêche. La fresque reste ambiguë, les visages et les corps des femmes peints sur cette fresque sont flous, effacés, telle la possibilité de retrouver le plus vite possible la liberté, la vie écoulée... Et avant la fin de la visite, un dernier regard complice aux détenue(s) s'impose, avec ces mots : « à très vite », « tenez bon ».

Un dernier regard s'impose qui n'oubliera pas la couleur des murs, la couleur du courage, de la force, de la colère, de la tristesse, du désespoir, de l'envie, du désir de fuir, de s'évader, de disparaître de ce lieu... de sortir !



C'est dans ce contexte que nous avons rencontré Natacha et échangé avec elle.

Natacha Lopvet Mrikhi, 45 ans, française, a passé 9 ans dans la prison pour femmes de Santa Martha, elle fait partie des 1500 femmes prisonnières qui survivent dans la prison de femmes de la ville de Mexico : Centre Féminin de Réadaptation Sociale de Santa Martha Acatitla. Accusée de délits d'atteinte à la santé, elle purge une peine de 10 ans d'enfermement; pour y faire face et survivre, elle a participé à de nombreux projets et ateliers, ainsi elle s'est jointe à une troupe de théâtre et fait également partie d'un collectif d'artistes qui a pour objectif d'aider d'autres femmes à s'exprimer à travers les arts. Elle s'est engagée à partager avec d'autres détenues la joie de la création artistique, et pour ce faire, elle participe à plusieurs ateliers de lecture, écriture, peinture, théâtre et à de nombreuses manifestations culturelles. Natacha a également participé à plusieurs fanzines qui rendent compte de la vie et de la survie en prison, du temps, de ce que c'est qu'être une femme en prison, du travail, de l'enfermement et de la résistance à travers l'art.



Voici quelques uns de ses nombreux écrits :

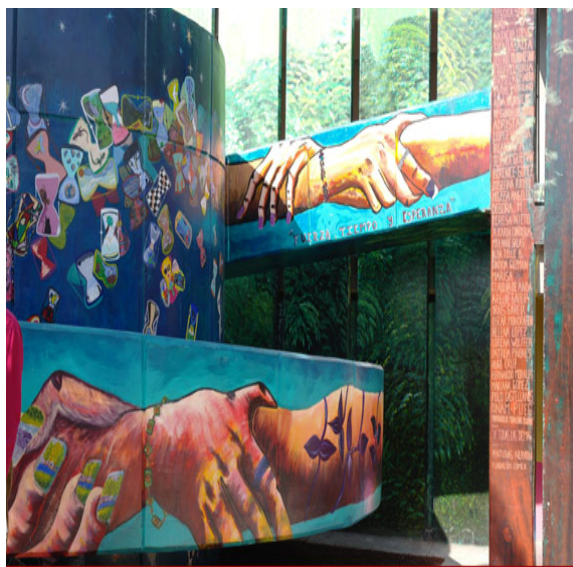
Les odeurs



L'odeur des égouts,
l'odeur de la douche,
l'odeur des sanitaires,
l'odeur des tuyaux,

l'odeur de l'évier,
l'odeur persistante des poubelles,
l'odeur pestilentielle des
incinérateurs
des abords de la ville, l'odeur des
produits chimiques
des industries de la région portée par
le vent.

L'odeur de crasse, l'odeur de pieds,
l'odeur de sueur, l'odeur de graisse,
l'odeur qui sort de la cuisine,
l'odeur de la peur, du tourment, du
dégoût, de l'impatience,
de l'intolérance, l'odeur de la
répression, l'odeur de l'eau pourrie
qui sort tous les jours du robinet.





L'odeur de vomi, de pisser de chat et d'humain,
l'odeur du tabac froid, l'odeur des punaises,
des cafards, du linge mal lavé, l'odeur de vieux, d'humidité,
de champignons, de poussière, l'odeur du désespoir, de l'injustice,
l'odeur de l'inégalité, l'odeur du crack « la piedra », du solvant, de la marijuana,
l'odeur de la pâte à modeler, de la colle 5000, l'odeur des ongles fraîchement collés,
l'odeur du polyester, l'odeur de l'huile brûlée, rance, de l'enfermement,
l'odeur des murs sales, des chewing-gums écrasés sur le sol par centaines,
l'odeur de l'essence, l'odeur des freins et des pneus cramés, l'odeur des pesticides.
Odeur de sexe sale, odeur de prostitution, odeur de lucre,
odeur d'adultère, de sans vergogne, odeur de pauvreté, odeur de médiocrité.
Ça sent toujours mauvais sauf quand l'être se lave, se parfume ou nettoie son espace de vie ou quand il cuisine un mets très savoureux et y ajoute beaucoup d'amour. Mais parfois j'aime sentir l'herbe fraîchement coupée ou bien les fleurs que mes amis viennent de m'apporter ou les fruits frais (pas OGM) que les mères portent dans leurs paniers.

- Natacha Lopvet Mrikhi -



Ré-inventer le travail

Le travail en tant que moyen de subsistance, moyen d'exploitation ou de vieillissement.

Le travail en tant qu'être attaché à une entreprise, régie par des lois, des règles, des obligations et des droits.

Le travail impliquant les formes de vie actuelle telles que nous les connaissons avec leurs conséquences toxiques pour l'être humain, telles que le stress, la frustration, la soumission, ou le manque de reconnaissance (la perte d'identité).

Le travail invisible que chacun d'entre nous peut faire, que nous pourrions décrire comme travail de force, de production de valeur, de constance, de dévouement, d'attention, de patience pour conserver un emploi (quel qu'il soit) quotidiennement, perdre son emploi, le conserver, le faire perdurer, vu que l'offre se réduit sans cesse et que la menace de ne pas retrouver un nouvel emploi est une politique pour faire en sorte que personne n'ait ni l'envie ni le désir de changer, ni d'améliorer sa condition ou son niveau de vie.

Si depuis des temps immémoriaux notre besoin de communiquer, d'interagir et de développer notre cerveau permet notre existence, nous pouvons cependant observer qu'au cours des siècles l'être humain s'est laissé avilir, soumettre à la vitesse de l'évolution de la technologie.

Il est donc urgent de réagir face à l'oppression globale, à la restriction de liberté de vivre là où on le souhaite. Aujourd'hui l'interaction existe à travers des écrans ou n'existe pas (il suffit d'entrer dans n'importe quel métro d'une capitale quelconque de la planète pour aussitôt vouloir se transformer en oiseau !).

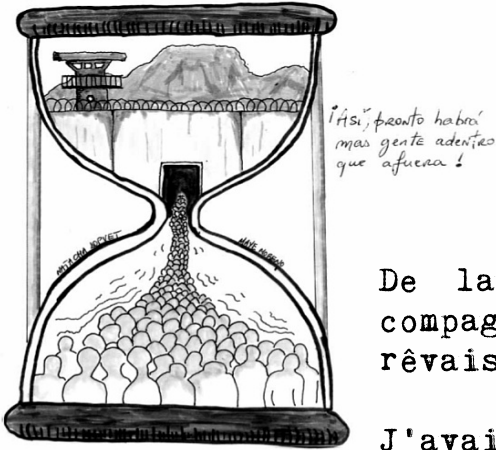
La communication est contrôlée, détournée, lissée et minimaliste. Quant au développement du cerveau il est limité à qui veut, qui peut ou qui entre dans ces écoles au service de l'exploitation. Il est plus que temps de se questionner à nouveau sur les trois piliers qui fondent notre activité humaine dont découlent l'organisation de la société, la place de chacun dans celle-ci, la vocation des uns ou le travail des autres, rappelant que nous sommes tous dotés d'un libre arbitre et qu'aucun domaine ne peut nous être interdit, qu'il s'agisse de l'éducation, des arts ou des loisirs, étant donné qu'à travers notre activité nous créons un environnement (social), une interdépendance (sentiments) et des savoirs qui de la sorte génèrent le développement de l'identité en tant qu'individu ainsi que sa croissance. Sa croissance dans cette société, son bien être et surtout sa liberté. Comment aspirer à un monde de bonheur, libre si chacun de ses individus est malade, frustré, limité et soumis ?

Premièrement : il est du devoir de chacun de trouver sa place, sa

mission, sa vocation, son talent et enfin le travail qui lui convient, qui correspond à ses aspirations parce que ce sera la seule façon de satisfaire pleinement ses besoins existentiels d'identité, d'intégration à la société à laquelle il appartient.

Deuxièmement : c'est uniquement par le plein et entier exercice du libre arbitre c'est à dire de l'usage de la propre volonté que chacun pourra exceller dans son activité (ou dans son travail) et vivre libre et heureux.

Doc Français



A la tête de mon lit

De la hauteur de mes dix ans et avec pour compagnie un globe terrestre lumineux, je rêvais de voyages.

J'avais soif d'aller au-delà des frontières de mon pays, de découvrir d'autres terres, montagnes, océans, cultures, gens.

Les gens, les adultes, la famille avec leur routine, leurs responsabilités d'adultes, leurs factures, leurs obligations, leurs assurances vie et les exigences qu'ils s'étaient eux-mêmes inventées m'ennuyaient.

Je savais déjà au plus profond de moi-même que ce destin n'était pas le mien. Travailler onze mois pour se gagner le douzième mois de vacances NON ! Je voyais que le travail n'était qu'un moyen pour obtenir des biens, des maisons, des voitures, des vêtements et des voyages ! Mais je n'étais pas d'accord avec le fait que ce qu'ils appelaient travail les fasse souffrir, les réduise, les limite au point de les enfermer.

Pour moi, le travail devait être un moyen justement d'être libre, de faire ce que je voulais où je voulais, comme je voulais, m'habiller comme je voulais, avoir la maison de mes rêves, voyager à l'autre bout du monde, profiter et jouir de l'existence.

Aujourd'hui, à 45 ans après huit ans et demi passés derrière les barreaux d'une prison, je me rends compte qu'il n'en a pas été ainsi, bien que j'ai beaucoup voyagé. J'ai pris conscience que pendant 25 ans j'étais conforme à une culture, une éducation, des codes sociaux toutes choses qui m'influençaient sans que jamais je ne décide réellement par moi-même.

Décider de mener une activité, marcher à gauche ou à droite, manger un taco, boire un jus dépend de bien des perceptions de notre

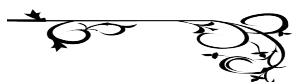
sensibilité, de la même façon que décider de ne pas faire dépend aussi de nos peurs trompeusement fabriquées.

J'ai éprouvé une grande satisfaction à réaliser l'exposition de mes collages, fruit d'un travail (librement choisi durant les 8 ans passés ici) où j'ai pu pleinement expérimenter ce que signifie l'auto-décision et c'est en étudiant ces concepts que je peux aujourd'hui continuer à exister pleinement aux côtés de ma compagne.

Découvrir avec le temps qui passe que notre construction est complexe et l'importance qu'il y a à ne faire que ce que nous désirons, si nous ne voulons pas être réduites à ne faire que des activités, des occupations, un travail. C'est à dire, des expériences qui à nouveau nous enferment et nous privent de nos libertés dans tous les sens du terme.

Il est fondamental de cultiver les idéaux.

- Natacha Lopvet Mrikhi -



Se peindre de toutes les couleurs

Se peindre de toutes les couleurs,
partir loin,
transformer ces murs
en toiles.

Se peindre en peignant
et composer ensuite
la prison en papier
que le vent emportera,
écrire sur les murs,
en silence.

Se peindre de toutes les couleurs
et les voir s'éloigner.

Sortir d'entre ces murs
plus libres et plus forts,
abandonner l'enfermement
et ne plus jamais revenir.

Comprendre l'enfermement,
apprendre avec l'enfermement,
démolir l'enfermement

alors, plus jamais

les chemins ne seront incertains,
sortir

pour ne plus jamais revenir.



- Maye Moreno -

Tresser
des idées, des
projets, des rêves, pour
réaliser des objectifs reliés à
notre vie, parvenir à défaire les
nœuds emmêlés que nous n'avons pas réussi
à dénouer. Et avec le temps, l'attente, la
patience nous éviterons les blessures en
chemin, en regardant le monde avec des sourires
pour réaliser les fanzines qui accompagnent notre
pensée.

La trame de notre métier à tisser.

Tresser signifie s'emmêler, se rassembler, se mélanger, mais cela signifie aussi se séparer à certains moments (pour faire une tresse, il faut séparer les cheveux) et vivre avec des nœuds qui ne peuvent pas toujours se dénouer aussi facilement que l'on aimerait, il s'agit de tisser différents chemins (les mèches de cheveux) pour les croiser alternativement et former ainsi un seul corps allongé.

Dans notre cas, tresser aura signifié faire des essais et faire des efforts pour constituer un groupe. Et cette année pour notre groupe il n'aura pas été facile de nous tresser ; nous avons vécu des moments où tresser nos cheveux étaient légers, fins et doux, sans nœuds et la tresse semblait se faire pratiquement toute seule. Mais il y en a eu d'autres où les cheveux étaient retords, très emmêlés et difficiles à peigner pour se tresser. Et c'est là qu'il nous a fallu déplacer les nœuds, pas les cacher ni les mettre de côté, mais peu à peu les pousser vers les pointes avec patience pour pouvoir commencer à les peigner. Et c'est ainsi que tout au long du processus, nombreuses ont été les choses que nous avons tressées ensemble : rêves, projets, illusions, idées, mais aussi des problèmes, des malentendus, des conflits et des désaccords. Rencontres et meurtrissures qui vont ensemble et qui nous le savons, font partie du travail difficile pour créer une collectivité, pour défaire la prison.

Peut-être que la seule chose importante
est que nous sommes toujours ici
constantes dans notre désir de
continuer à vouloir nous
tisser.





Économies souterraines. Comment survivre en prison. Par le travail ?

L'entrée d'une femme en prison implique énormément de choses. S'il s'agit d'une primo-délinquante, l'appui de la famille peut jouer un rôle crucial pendant la détention. Nombre de recluses savent qu'elles bénéficient de l'appui d'un avocat, et sont confiantes quant à la possibilité d'être relâchées rapidement. Dans ces conditions, l'argent est le cadet de leurs soucis, alors qu'il joue un rôle pourtant central dans la prison. Survivre est l'expression adéquate pour désigner le séjour des femmes qui ne reçoivent aucune visite, ni aucun appui familial ou légal ; c'est de survie qu'il s'agit lorsqu'on entre dans un monde totalement inconnu régi par la loi du plus fort.

Dès le jour de leur arrivée, elles sont confrontées aux premiers obstacles. S'il n'y a plus d'uniforme beige disponible, les gardiens te fournissent ce qu'ils trouvent, la plupart du temps des habits sales, troués, pas à la bonne taille. Il faut donc commencer par pallier cette difficulté ; les vêtements coûtent 10 pesos la pièce (l'équivalent de 0,47€). L'eau chaude coûte également 10 pesos le seau, et le savon, le shampoing, la serviette ; c'est une avalanche de dépenses. Qui a de l'argent peut se payer ces services, mais celles qui n'ont rien commencent à s'endetter dès l'arrivée. C'est alors qu'il faut trouver le moyen d'obtenir une source de revenus ; la plupart mettent en pratique les savoirs et devoirs qu'elles ont appris dehors, par exemple les tâches ménagères. Elles font le ménage, à 20 pesos par cellule, ce qui inclut de laver le sol, la salle de bains et les toilettes, ainsi que les seaux où l'on garde l'eau et qui doivent être lavés tous les jours puisque, traitée, elle n'est pas complètement pure ni potable. On peut aussi faire la lessive, à 3 pesos la pièce ; faisons les comptes : elles doivent laver 10 pièces en moyenne pour obtenir 30 pesos. On peut aussi « faire l'auxi », comme on dit, c'est-à-dire laver une zone pour l'administration (pour celles qui comptent bien obtenir à terme une remise de peine et sortir plus tôt que prévu) ; l'« auxi » est rémunérée entre 5 et 10 pesos en fonction de la taille et de la zone assignées.

Ces travaux concernent la zone d'arrivée. Il en va autrement à partir du moment où les recluses sont jugées et condamnées. Alors tout change radicalement : la famille, l'avocat, les dépenses, tout a changé. L'argent qu'elles ont dépensé pendant la détention préventive en pensant qu'elles sortiraient bientôt, aujourd'hui, est une réalité tout autre. Les règles de survie ne sont plus les mêmes. Lorsque nous nous retrouvons jugées et condamnées, toute la perspective change, nous savons déjà que la peine que nous avons à purger et que l'inquiétude sont autres. Il faut pouvoir chercher une source de revenus à envoyer à nos enfants : illicitement, cela peut être vendre au marché noir de la nourriture, des desserts de gélatine, des flans, tenir boutique dans le couloir, vendre des produits ménagers, des habits, des chaussures, du parfum, des sous-vêtements, etc. Tout cela concerne les dortoirs de certaines femmes concernées par la vente. Il y en a d'autres où la façon de survivre est différente : transporter des seaux d'eau quand celle-ci se fait rare ; acheter et monter des bidons à n'importe quel étage et dans n'importe quel dortoir ; canastear, c'est-à-dire porter les affaires de celles qui ont assez d'argent pour pouvoir se payer une porteuse ; « faire l'auxi » dans la mesure où presque tout le monde paye pour ça, à prix décroissant en fonction de la nécessité qu'a du ménage celle qui le sollicite ; tirer les chariots de vente ambulante qu'on installe dans les cantines, vendre des cigarettes, des bonbons, du café, etc.

Nous avons toutes besoin les unes des autres, on profite de celles qui ont un pouvoir d'achat et ces dernières profitent de celles qui n'ont pas de visites et/ou des toxicomanes.

- Nancy -



Liste des boulots formels et informels

Responsables des tables et des dortoirs
Nettoyage des sanitaires
Nettoyage général
Lavage du linge, des couvertures, des rideaux etc...
Prendre soin du linge lavé
Collecte : visite, nécessaire d'hygiène et affaires
Réparatrice d'électroménagers.
Apporter des articles pour la visite.
Laverie
Location de cartes téléphoniques
Ateliers
Faire des tresses, coiffure
Pose de faux ongles
Tatoueuse
Jardinage
Auxiliaire pour tous les secteurs
Coursier juridique
Assistante Cendi (crèche jardin d'enfants)
Coursier Parloirs
Coursier Grande salle
Coursier Petite salle
Coursier Direction
Coursier Jefatura
Coursier C.O.C*
Coursier Centre scolaire
Coursier Antro
Coursier Traitement auxiliaire
Peinture des murs des cellules
Chanteuses pour les visites/mañanitas
Location de tables, de bancs, de couvertures
Vendeuse de médicaments ou rendez-vous médicaux
Factrices (pour les parloirs)
Aides pour les stands
Vendeuse de paniers
Artisane
Yoyo
Professeure particulière
Professeure de langues
Prêt (prêteuse à gages)
Cartomancienne (sorcière)

Commerce dans les cellules (clandestin)
Commerce (stand de repas)
Commerce ambulant
Commerce sur place (dans les cellules)
Travail dans les échoppes, réserves
Tombola d'artisanat
Dame-pipi
Vente des drogues
Brigades de nettoyage (désignées par l'administration)
Vente de vêtements et accessoires
Couture des vêtements
Petites courses
Transporteuse de PET**
Transporteuse d'électroménager
Distributrice de repas
Employée de cuisine
Employée de boulangerie
Dépôt d'argent
Vendeuse d'articles en salle
Fille de salle (la salle étant la cour où se tiennent les visites avec les familles)
Vendeuse de fleurs
Monter les bonbonnes d'eau
Descendre les poubelles et les messages.

- Maye Moreno -

* C.O.C-Centre d'observation et de classification

**PET - plastique recyclé (objets, bouteilles d'eau...)

Ces boulots servent à la survie des prisonnières pour payer leurs différents frais lorsqu'ils sont rémunérés (par les prisonnières elles-mêmes ou les familles lors des visites) et pour les formels, qui sont ceux imposés par l'administration ne sont pas toujours rémunérés mais sont sensés démontrer que la prisonnière se conduit bien et pourra éventuellement bénéficier de remises de peines. C'est la raison pour laquelle les prisonnières « acceptent » ces boulots qui devraient être du ressort de l'administration qui de la sorte fait, en plus, des économies en exploitant les prisonnières.



Maye Moreno



Gordillo Núñez Nasriel

Traduction :

Cadre 1 :

- Je te donne 100 pesos pour chaque détenue
- Combien ? Non, 200 pesos

Cadre 2 :

- Tu paies très peu pour elles
- Certaines ne veulent pas coucher avec moi

Cadre 3 :

- Je ne suis pas là pour leur faire de cadeaux

Cadre 4 :

- Non, non, je ne veux pas, lâche-moi !

Cadre 5 :

- Je te promets que je vais te sortir de là

Cadre 6 :

- Ok, aide-moi à sortir de la prison

Cadre 7 :

- Ils abusent de notre détresse

Notes / Références et quelques chiffres :

- Le Centre Féminin de Réadaptation Sociale de Santa Martha Acatitla se trouve dans la Ville de Mexico sur la Calzada Ermita Iztapalapa #4037, Colonia Santa Martha Acatitla, Deleg. Iztapalapa-CP 09560, México D.F. - MEXICO (Mexique)

- Natacha, Maye, Nancy font partie des 1500 femmes prisonnières qui vivent jour après jour dans la prison de femmes de la ville de Mexico. Avec d'autres prisonnières, elles ont participé par leurs écrits, poèmes et réflexions au fanzine collectif intitulé « LEELATU 1 et 2 » (du projet Mujeres en Espiral), qui rend compte de la vie et de la survie en prison, du temps, de l'attente, de ce que c'est qu'être une femme en prison, du travail, de l'enfermement, de la résistance, du fonctionnement de la hiérarchie carcérale et des classifications du travail en prison, entre autres thématiques liées à l'enfermement.

- Les dessins et les fresques recueillis ici ont également été élaborés par les prisonnières de Santa Martha Acatitla.

- Natacha et Maye ont créé le collectif Artres, un collectif d'artistes pour aider d'autres femmes à s'exprimer à travers les arts. [<http://www.artres.org/>]

- Pour écrire à Natacha, vous pouvez lui envoyer une lettre à l'adresse suivante: Centro Femenil de Reinsercion Social Santa Martha Acatilca Calzada Ermita Iztapalapa s/n- Colonia Santa Martha Acatilca- Deleg. Iztapalapa- CP 09560- Mexico D.F. - MEXICO

- Au Mexique, 97% des femmes détenues pour des délits dits « fédéraux » tels que séquestration, délinquance organisée et délits contre la santé, souffrent de violence physique, 72 % d'entre elles subissent des violences sexuelles par des agents de l'État. [<http://www.proceso.com.mx/455790/el-72-de-mujeres-detenido-por-delitos-federales-han-sido-torturadas-y-violadas-ai>]



- Au Mexique, 257 291 personnes sont incarcérées dont 243 916 hommes et 13 375 femmes - Cahier Mensuel d'information, statistique pénitentiaire nationale février 2015:

[<https://fr.scribd.com/document/263611328/E-STADI-STICA-FEBRERO-2015-1>].

- Au Mexique, 96,4% des condamnations prévoient la prison ferme comme mode de sanction. Bulletin - Étude : La prison au Mexique, à quoi ça sert ?- México Evalúa, Centre d'analyses des politiques publiques.

Écrits de prison



Traductions : Amparo, Lucio
et Les trois passants

Corrections Val, Valérie et Natacha

+D'infos sur
<https://liberonsles.wordpress.com>